LA TRANSMISSION DES TEXTES LITTÉRAIRES CLASSIQUES DE PHOTIUS À CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE

Alphonse Dain

Cet exposé reproduit, allégée de tout ce que comporte le contact direct avec l'auditoire, la conférence donnée le 1er mai, à Dumbarton Oaks, au *Symposium on the Cultural Era of Constantine Porphyrogenitus.*

LE problème de la tradition des textes littéraires classiques depuis Photius jusqu'à Constantin Porphyrogénète — et même un peu au delà — n'est pas un sujet neuf. Récemment encore, ici même, à Dumbarton Oaks, M. Alexander Turyn traitait des manuscrits de Photius et d'Aréthas. Mais c'est un sujet capital, qu'il faut traiter d'ensemble, et en prenant les choses de haut.

Jusqu'ici, le problème de la tradition des textes littéraires a été envisagé surtout sur le plan critique, plan abstrait, si on ose dire. Et j'avoue qu'on est arrivé sur ce point à des résultats remarquables. Une doctrine ferme et définitive de la critique des textes est désormais établie, et elle est admirable. En France, elle a illustré le nom de deux grands maîtres, Louis Havet, pour le latin, et Alexandre Marie Desrousseaux, le doyen des hellénistes de notre temps, pour le grec. On doit tenir fermement à cette doctrine, et il faut toujours la défendre, car elle a encore des détracteurs.

Il faudra un jour faire le compte — et il sera considérable — des conjectures et corrections de philologues vérifiées sur les papyrus découverts depuis un siècle. Le nom de Wilamowitz viendra peut-être en tête de ce palmarès des heureux inventeurs de leçons. Mais les modernes devront sans doute céder le pas aux gens de la Renaissance. J'ai signalé naguère que parmi les quelque cent-vingt conjectures ajoutées par Henri Estienne à la fin de l'édition princeps des *Novelles* de Léon VI, procurée par Scrimger en 1558, soixante environ se sont trouvées vérifiées par la collation que je fis du manuscrit de Venise, *Marcianus* 179, manuscrit prototype, inconnu des éditeurs précédents.[1] Moi-même, j'ai éprouvé un jour cette satisfaction philologique que les érudits ne rencontrent que rarement, quand, ayant reconstitué à mon cours le traité d'époque constantinienne appelé par moi *Corpus perditum*, un de mes disciples les plus distingués, J.-R. Vieillefond, retrouva à Florence cinq morceaux du texte reconstitué.[2]

Mais mes maîtres et les chercheurs de la génération précédente étaient restés, je le répète, dans l'abstrait. Ils ne s'étaient pas préoccupés suffisamment des problèmes historiques. C'est sur cela qu'a porté mon effort et celui de mes disciples, au cours d'une trentaine d'années d'enseignement. De ces efforts et de ceux des chercheurs de notre génération est sortie une doctrine marquant de façon assez nette ce que pouvaient être les divers types de manuscrits au cours des différentes époques. Car l'art des manuscrits, ou si l'on veut, la technique du livre ancien — le manuscrit est en

[1] P. Noailles-A. Dain, *Les Novelles de Léon VI le Sage* (Paris, 1944) p. LII.

[2] J.-R. Vieillefond, *Jules Africain, Fragments des Cestes* (Paris, 1932) 73–74; A. Dain, *Sylloge Tacticorum* (Paris, 1938) 113–115; A. Dain, *Le "Corpus perditum"* (Paris, 1939) 33–36.

réalité un livre — a varié suivant les époques, et l'ensemble des manuscrits de nos bibliothèques ne doit pas représenter exactement la même chose aux yeux des modernes. Cette doctrine, où tout n'est pas entièrement neuf ni entièrement personnel, je l'ai exprimée dans un petit livre publié naguère et intitulé précisément *Les Manuscrits*.[3] Les réactions que cette modeste publication a provoquées montrent que les problèmes abordés faisaient l'objet des préoccupations de plus d'un chercheur.

Il restait encore des progrès à faire. Il fallait, avec plus de précision, localiser dans le temps, et surtout dans l'espace, ce travail de librairie et d'édition des textes, littéraires ou non, réparti désormais sur un millénaire et demi, depuis l'époque romaine jusqu'à la Renaissance, alors que pendant longtemps on avait limité les recherches au domaine proprement byzantin. Fidèles à mes directives, mes disciples, surtout depuis quelques années, ont fait des enquêtes assez poussées dans divers domaines. J'ai l'impression que ces jeunes chercheurs ont été plus loin que leur maître. C'est la rançon de tout progrès. Je n'oublie pas non plus les travaux faits par d'autres écoles, et notamment en Amérique, où le goût des études de paléographie pure s'est particulièrement développé et a provoqué la parution de travaux remarquables.

Quelles sont les raisons pour lesquelles les recherches sur la localisation dans le temps et l'espace du travail philologique de l'édition des textes ont souffert d'un si long retard? La première raison est que nous manquons, dans l'immense majorité des cas, d'un témoignage direct et positif. Quand Aréthas, alors archevêque de Césarée, nous dit dans sa lettre à Démétrius d'Héraclée[4] qu'il a fait translittérer un très utile exemplaire des *Pensées* de Marc-Aurèle "tout à fait vieux et parfaitement en loques" — *μεγαλωφελέστατον βιβλίον, παλαιὸν μὲν . . . . καὶ παντάπασι διερρηκός* —, nous avons là un document positif et de première importance. C'est à ce geste d'Aréthas que nous devons d'avoir conservé de nos jours le texte si précieux de l'empereur philosophe. Unique aussi est le témoignage de Constantin Porphyrogénète signalant qu'il n'a pas trouvé dans la bibliothèque du palais d'ouvrage sur le cérémonial militaire,[5] tout comme l'empereur Léon se plaignait de n'avoir rien trouvé sur la guerre navale.[6]

La seconde difficulté vient de ce que nous connaissons extrêmement mal le pays d'origine des quelque 45.000 manuscrits grecs conservés dans nos bibliothèques, ou du moins des 25.000 qui sont proprement d'époque

[3] A. Dain, *Les Manuscrits* (Paris, 1948).
[4] Lettre éditée par A. Sonny, dans *Philologus*, LIV, 182.
[5] Second appendice au *Livre des Cérémonies* (éd. de Bonn, 1829) 456.
[6] *Tactica*, Constitutio XIX, § 1 (*PG* 107, col. 989).

byzantine. La notion de *scriptorium*, si commune dans le monde médiéval latin, est encore mal définie dans le domaine grec, sauf dans des cas trop rares. La détermination des centres de copie et des écoles de calligraphie d'époque byzantine est le dernier grand problème qui reste à résoudre dans l'ordre de la paléographie grecque. Il n'est pas besoin de rappeler que depuis quelques années on s'est hardiment attaqué à ces questions. J'aurais mauvaise grâce, ici, à ne pas rendre hommage aux travaux de M. et de Mme. Lake et, plus encore peut-être, à ceux de professeur Kurt Weitzmann, dont les études sur l'illustration des manuscrits ont été si précieuses à cet égard. Je citerai quelques recherches faites en France, notamment celles que nous devons à Mgr. Devreesse: il a renouvelé nos connaissances sur les manuscrits de l'Italie méridionale. Parmi mes disciples, J. Irigoin s'attache à déterminer les centres de copie des manuscrits littéraires; le R. P. Darrouzès s'intéresse aux manuscrits qui se sont trouvés en Chypre au moyen-âge; B. Hemmerdinger a les yeux tournés vers l'Orient. Des travaux que j'ai suggérés sur les manuscrits copiés en Crète n'ont pas encore abouti: en suivant la filière des papiers filigranés parvenus dans cette île, on devrait pouvoir reconstituer des centres importants de copie. Il reste en tout cas beaucoup à faire dans cet ordre de recherches, et des méthodes assez différentes ont été proposées pour les faire aboutir.

Il faut donc, dans ce domaine, procéder par voie d'induction, rapprocher les témoignages indirects ou secondaires, et tirer de ces rapprochements des conclusions au moins provisoires, jusqu'au moment où un document positif permettra de rattacher une série d'observations à un point ferme. Peu à peu, il se construit comme un édifice solide, un monument où se distingue l'architecture d'une histoire des textes.

Devant dessiner ici le schéma de cette histoire pour le siècle de Constantin Porphyrogénète, il me sera indispensable de déborder dans les deux sens les limites de l'époque envisagée, et même de remonter assez haut.

Pour la zone qui nous intéresse, le problème de la transmission des textes de la littérature ancienne est intimement lié à celui de la *translittération*: on dit en grec *μεταχαρακτηρισμός*, ou changement d'écriture.[7] C'est là un fait purement matériel, connu aussi, à peu près à la même date, dans le monde latin. On abandonne pour l'édition des livres l'écriture ancienne, dite *onciale*, et on lui préfère l'écriture nouvelle, appelée minuscule. A cela on trouvait un double avantage: on use moins de parchemin — on gagne la moitié ou les deux-tiers —, et on écrit beaucoup plus vite. Ajoutez

[7] Le *μεταγραμματισμός*, ou changement d'alphabet, est une opération qui se situe sur un autre plan. Dans le domaine grec, cette opération est notablement plus ancienne.

que grâce à l'accentuation, à la ponctuation, à la séparation des mots, l'écriture devient beaucoup plus lisible.

On n'oubliera pas, d'autre part, que ce travail de translittération est en même temps un travail critique, qui n'est pas confié au premier venu, et qui se fait d'ordinaire sous la direction d'un maître ou d'un chef d'atelier. Les manuscrits issus de la translittération sont vraiment des *éditions* et ils résultent en principe d'un travail critique qui, souvent, a fait preuve de hautes qualités. Ce travail est le fruit d'une enquête préalable. Le texte est établi avec des variantes marginales. Une fois soigneusement déposé dans une bibliothèque importante, l'exemplaire translittéré reçoit les collations des nouveaux témoins qu'on peut avoir l'occasion de retrouver. Ce n'est pas la diffusion du texte qu'on a cherché à réaliser, mais la constitution, à l'aide d'un travail savant, d'un manuscrit type, d'une sorte de matrice.

En fait, tous les textes de l'antiquité grecque que nous lisons ont été ainsi translittérés, c'est à dire transcrits de l'écriture onciale en l'écriture minuscule. L'opération était particulièrement délicate et marqua une étape capitale dans l'histoire de la tradition des textes.

Le fait historique de la translittération est bien connu, et il y a longtemps qu'on en a mesuré des conséquences critiques. C'est une des données fondamentales de l' "Editionstechnik" et il n'est pas d'éditeur, si novice qu'il se montre, qui n'en tienne compte. Mais on a toujours considéré l'opération dans l'abstrait, sans chercher à savoir comment elle était pratiquée, sans la localiser dans le temps d'une façon exacte, sans réaliser les conditions de travail du copiste. Naguère encore, il était admis que toutes les opérations de translittération se localisaient dans l'entourage de Photius et s'étaient réalisées de façon en quelque sorte magique, sous l'influence du patriarche. Il n'en est rien. Ce fut une affaire de longue haleine, qui s'est poursuivie sur un laps de temps étendu et dont on voit des exemples attardés jusqu'au XII[e] siècle, sinon plus tardivement encore.

Ce qui a compliqué le problème et a empêché tout d'abord de bien voir clair, c'est qu'on a lié le problème de la translittération des textes au fait de l'invention de l'écriture minuscule. On a voulu que les deux opérations fussent étroitement conjointes. Il n'en est rien. La vérité est que l'on connaît mal l'origine de l'écriture minuscule. Y eut-il même invention de l'écriture minuscule? Ce type de la minuscule, qui est encore celui de notre écriture manuelle et de notre écriture imprimée, remonte à la cursive minuscule; cela a été démontré depuis longtemps par Allen.[8] Il y a à Paris, à

[8] T. W. Allen, "The Origin of the Greek Minuscule Hand," *Journal of Hellenic Studies*, 40 (1920) 1–12.

l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne, un papyrus inédit du début du VIIIe siècle, provenant d'Egypte, qui est écrit dans une parfaite minuscule. L'écriture minuscule était pleinement élaborée dès la fin du VIIIe siècle. Il n'y a pas eu, à proprement parler invention d'écriture, mais une mise à la mode de ce type d'écriture une fois stylisé. Ce polissage stylistique est communément attribué aux moines du Stoudios, avec quelque vraisemblance. Mais d'autres théories ont été élaborées ou sont en cours d'élaboration, qui nous transportent dans le domaine de la Palestine ou dans celui de l'Orient. Il faut sur ce point attendre le résultat de nouvelles recherches.

La vérité est que dès qu'on eut en main ce moyen d'écriture commode, on s'en servit de monastère à monastère pour l'échange des travaux théologiques et que bientôt — et c'était là une grande innovation — on en vint à écrire avec le nouveau procédé d'écriture des documents théologiques qui n'étaient plus seulement des factums communiqués de couvent à couvent, mais des livres de bibliothèque. Et cela explique sans doute que certains paléographes, des théologiens surtout, n'hésitent pas à faire remonter jusqu'à la dernière partie du VIIIe siècle un lot notable d'écrits religieux copiés en minuscule.

En fait, pour ce qui est des dates, nous n'avons jusqu'ici qu'un point d'appui ferme: c'est en 835 qu'a été copié l'Evangéliaire Uspenski, conservé aujourd'hui à Leningrad, le plus ancien manuscrit en minuscule dont nous connaissions la date. Il est dû à la plume du moine Nicolas, qui le copia dans le monastère de Saint Sabbas à Jérusalem. Nicolas était un moine Studite qui devint dans la suite, à Constantinople, higoumène du Stoudios.

Que le premier témoignage sûr que nous puissions avancer de manuscrit en minuscule daté soit un évangéliaire, cela ne nous étonne pas. Aussi bien est-ce par le plus sacré de tous les livres que nous devions commencer l'histoire de notre tradition manuscrite des textes. Le fait n'a pas dû rester isolé. Mais il nous faut attendre presque un demi-siècle pour trouver d'autres manuscrits en minuscule qui soient datés. Mais nous savons que dès la fin du premier tiers du IXe siècle, en 835, l'idée d'écrire un livre en minuscule était admise, et l'on doit considérer pour acquis que, dès cette date, les rayons des bibliothèques épiscopales et monacales commençaient à se charger de livres récemment transcrits.

Mais comment trouver ici le fil qui nous permettra de nous guider dans ce nouveau labyrinthe? C'est évidemment dans l'ambiance des clercs que nous devons chercher, et nous ne trouverons à l'origine que des textes de science sacrée, Ecriture Sainte et patristique.

Les moines studites sont évidemment les promoteurs de ce mouvement littéraire, encore essentiellement religieux. Mais on ne doit pas, a priori,

écarter les influences étrangères au Stoudios. Voici un témoignage qui concerne Léon, évêque de Thessalonique de 840 à 843, personnage qui fut un iconoclaste.[9] Une épigramme de l'*Anthologie Palatine* (XV, 12) porte dans le lemme la mention *Λέοντος τοῦ ἐπονομαζομένου . . . Ἕλληνος*. Ce surnom de "profane," car c'est le sens du mot *Ἕλλην* qui lui est appliqué, marque bien son amour pour les lettres anciennes.[10]

Faible témoignage encore, qui nous montre le retour aux lettres classiques. Voici qui est mieux, et qui nous donnera peut-être la clef du problème. Les documents que je vais citer concernent Jean, dit le Grammairien, qui devint dans la suite patriarche de Constantinople de 837 à 844. On lit dans la *Vie* de Léon l'Arménien [11] que, en 815, Jean obtint de l'empereur l'autorisation de faire une recherche générale des vieux livres qui se trouvaient dans les monastères et les églises: *ἐξουσίαν τοῦ ψηλαφῆσαι τὰ ἁπανταχοῦ παλαιὰ βιβλιά ἅπερ ἀπόκεινται εἰς τὰ μοναστήρια καὶ εἰς τὰς ἄλλας ἐκκλησίας*. Ayant réuni une masse considérable de livres, ils purent procéder à leur enquête: *καὶ δὴ συναγαγόντες πλήθη πολλὰ βιβλίων ἐποιοῦντο ἐν αὐτοῖς τὴν ἔρευναν*. Même témoignage dans la lettre du patriarche melchite à l'empereur Théophile,[12] en 839, où il nous est dit que Jean, alors qualifié de lecteur, fit d'ordre de l'autorité impériale une collecte de tous les livres qui se trouvaient alors dans les monastères: *καὶ δὴ βασιλικῇ χειρὶ τὰς βίβλους πάσας τῶν μοναστηρίων περιαθροίσας*.[13] Si on regarde le contexte de ces divers documents, on a le sentiment qu'il ne s'agit ici que de l'ensemble des livres ayant trait à la querelle théologique à laquelle fut mêlé Jean le Grammairien. Mais cette collecte et cette réunion à Constantinople de livres jusque là épars dans les églises et les monastères de l'empire est significative. Elle nous mène sur la voie de transferts plus amples et d'un mouvement de centralisation du travail intellectuel vers la capitale.

Ainsi s'expliquerait ce phénomène curieux de l'histoire des textes, qui nous ramène presque toujours à un unique centre, Constantinople. S'il est vrai que dans les documents cités il s'agit essentiellement de littérature religieuse, il n'est pas exclu que les livres profanes que l'on trouva à cette date aient connu le même sort.[14]

[9] Zonaras, *Chronique*, III, 402. Les iconoclastes avaient été de grands destructeurs de manuscrits. Voir sur ce point A. Rambaud, *L'Empire grec au X[e] siècle* (1870) 96.

[10] Je dois ce rapprochement à B. Hemmerdinger.

[11] *PG* 108, col. 1025.

[12] Lettre attribuée par erreur à Jean Damascène dans Migne, *PG* 95, col. 372.

[13] Je dois la connaissance de ces documents à B. Hemmerdinger. Je les interprête de façon restrictive.

[14] Le professeur Dvornik, dans un récent article des *Analecta Bollandiana*, 68 (1950), a montré le caractère universel (donc profane aussi, au moins dans le sens grammatical) de l'enseignement donné à l'Académie patriarcale.

Les livres ainsi recueillis au VIIIe siècle étaient évidemment des livres écrits en onciale. Ils étaient normalement sur parchemin; mais il est vraisemblable aussi qu'il s'en trouvaient quelques uns, remontant à des époques reculées, écrits sur papyrus. Ces livres furent d'abord précieusement conservés, reçurent des corrections [15] et furent collationnés les uns sur les autres, quand il y avait lieu. Ce sont ces ouvrages qui servirent à la translittération.

A la suite de quoi, ce précieux dépôt de livres anciens écrits en onciale devint peu à peu inutile. On n'en a conservé que peu de chose. Pour ce qui est de la littérature religieuse, on doit penser qu'une partie en fut cédée, vendue ou abandonnée aux mains des savants et théologiens slaves.[16] De la littérature profane, il n'est presque rien resté. Une épave, recueillie de çi de là, est parvenue jusqu'à nous. Je songe à ces deux fragments sur parchemin d'Aristophane et d'Apollonius de Rhodes, datant des VIIIe ou IXe siècles, et conservés à la Bibliothèque de Strasbourg: à peine une ou deux parties de page, qui nous témoignent qu'à cette date on écrivait encore les poètes anciens en écriture onciale.

En effet, pendant quelque temps encore, les livres copiés en onciale, écriture de luxe, gardèrent leur prestige, et cela non seulement pour les ouvrages destinés au lutrin, en vue du chant liturgique, mais aussi pour les livres que nous appellerions de bibliophile. Quand, en 827, les ambassadeurs byzantins apportèrent en France, à Louis le Débonnaire, un cadeau impérial sous forme de livre, c'est d'un manuscrit en onciale qu'il s'agissait, les œuvres du pseudo Aréopagite, précieux volume qui fut déposé à Saint-Denys et qui figure encore dans nos collections nationales (*Parisinus gr.* 437).[17]

Le grand nom qui domine toute la philologie de cette époque est celui de Photius, encore laïque. Nous aurions aimé savoir les conditions de sa formation de lettré. Nous ne savons même pas le nom de ses maîtres. Nous le voyons, dès 842, à la tête d'une école florissante où il a déjà de nombreux élèves. C'est à partir de cette date qu'on situe communément la rédaction du *Lexique*. Pourquoi ce centre de lecture dirigé par Photius

[15] C'est l'origine des leçons *ἀπ' ὀρθώσεως* signalées pour divers auteurs, et notamment pour Platon.

[16] Le professeur Jacobson m'a signalé l'extrême intérêt qu'il y aurait à faire une enquête sur la manière dont ont été transportés en Russie les textes grecs ayant servi aux traductions en slavon.

[17] Ce manuscrit, appelé à de grandes destinées, puisqu'il fut traduit quatre fois en latin, n'avait que peu de valeur philologique. Les manuscrits en minuscule que nous possédons de ces textes, fruit d'un travail philologique exécuté au moment de la translittération, lui sont infiniment supérieurs.

se transforma-t-il en assemblée de lexicographes? Cela nous étonne un peu. Encore faut-il avouer que les notions philologiques et grammaticales contenues dans la tradition des *Etymologica* étaient une bonne base pour des études littéraires sérieuses. Dans quel état se trouvaient les textes lus et étudiés par le cercle de Photius? Et même quels étaient ces textes? Ce sont autant de questions auxquelles on ne peut répondre avec certitude.

Le problème paraît encore plus complexe quand il s'agit des quelque trois cents volumes grecs dont l'analyse constitue la *Bibliothèque* de Photius. On sait que sa charge d'*asecretis* valut à notre jeune savant de faire partie de l'ambassade qui partit, à l'automne de 855, pour se rendre auprès du calife de Bagdad; c'est au cours de cette mission qu'il rédigea au jour le jour, écrivant lui-même ou dictant à son secrétaire, le résumé ou les extraits des livres nouveaux qu'il lisait, livres inconnus de son frère Tarasios, à qui il destinait cette publication. B. Hemmerdinger a fait sur l'origine de la bibliothèque utilisée par Photius une hypothèse fort séduisante qu'il faut bien lui laisser le mérite de publier lui-même.[18]

La liste est longue des témoignages qui depuis l'époque de Justinien jusqu'au Xe siècle invitent l'historien des textes à se reporter vers l'Orient. Pendant longtemps, la lutte entre l'Islam et la chrétienté épargna le domaine culturel. Les savants des deux mondes rivaux eurent des sentiments d'admiration réciproque, et même de respect et de tolérance.[19]

Deux ans à peine après son départ pour Bagdad, le 25 décembre 857, ayant reçu tous les ordres en six jours, Photius devint patriarche de Constantinople. Quel loisir aurait-il, pendant les trente-quatre ans qui lui resteraient à vivre, pour s'occuper encore de philologie? Une récente étude du professeur Fr. Dvornik [20] montre la part que Photius prit à la restauration de l'Académie patriarcale, pourvue en 861 de chaires de philosophie, de grammaire et de rhétorique: c'étaient là les éléments de l' ἐγκύκλιος παιδεία.

Presque à la même date, peu après 863, le César Bardas réorganisait, de son côté, l'Université impériale, qu'il installa au palais de Magnaure, provoquant une activité nouvelle autour de la science profane et de la littérature ancienne. Les bases étaient jetées de tout ce qui deviendra le "second hellénisme."

[18] On explique communément que Photius partit en ambassade en emmenant dans ses bagages la bibliothèque dont il fit le résumé à l'usage de son frère. J'ai moi-même, après d'autres, décrit ce voyage pittoresque et ces lectures au pas lent des mules qui transportaient les coffres de livres. Cela fait une belle image. Mais quand on y songe, tout cela était peu vraisemblable.

[19] On sait qu'il y eut à Bagdad une véritable école de traduction du grec en arabe.

[20] *Analecta Bollandiana*, 68 (1950).

Que reste-t-il, matériellement parlant, de cette activité? Que reste-t-il des travaux de translittération qui, nécéssairement, ont dû se faire à cette date? Nous n'avons à cet égard aucun témoignage direct. On n'oubliera pas que les travaux de translittération n'avaient pas pour objet de diffuser les textes, mais d'en établir un exemplaire officiel, modèle continuellement amendé, si besoin était, sur lequel on venait éventuellement prendre des copies. Ces exemplaires officiels étaient déposés soit à l'Académie, soit au Palais: cette situation de choix devait dans la suite les exposer plus que tous autres aux déprédations.

Mgr Devreesse vient de rapprocher les uns des autres quelques manuscrits pouvant se rattacher à cette période. Mais de cette production, peut-être importante, il ne reste guère que ce qu'on a appelé le "Corpus des philosophes." [21] C'est un peu avant 850, semble-t-il, que s'est constituée cette collection, dont il reste seulement huit volumes dans leur état authentique. Huit manuscrits anciens en minuscule, imparfaitement accentués, dus à la même main ou tout au moins sortis du même atelier, ce sont là les reliques d'une entreprise sans doute plus vaste. On y compte encore le tome II des œuvres de Platon (*Parisinus gr.* 1807), les œuvres de Maxime de Tyr, Albinus, Alexandre d'Aphrodisias, Damascius, Antonius Liberalis, Proclus (sur le *Timée*), Simplicius, Olympiodore. Quatre ou cinq manuscrits se rattachent au même groupe: on y compte cette fois des ouvrages techniques: un Ptolémée du Vatican (*Urbinas gr.* 82) et une collection de géographes (*Palatinus gr.* d'Heidelberg 398) récemment repéré par A. Diller. On a voulu rattacher cette entreprise à l'activité de Photius. La chose paraît au moins vraisemblable.[22]

Pour toute la période contemporaine du patriarcat de Photius nous ne trouvons que deux manuscrits datés, les *Homélies herméneutiques* de St Jean Chrysostome, en 863 (Météores, n°591), puis en 880, les *Règlements ascétiques* de St Basile (*Mosquensis gr.* 177). Il s'agit toujours de littérature religieuse. Enfin, dans la dernière décade du IXe siècle, nous rencontrons une suite, encore modeste il est vrai, de manuscrits datés: Euclide (888), Vie des Saints (890), St Jean Chrysostome (893), Platon (893), Commentaire sur les Psaumes (897), Jean Climaque (899), Aristote (900?).[23]

Cet ensemble est toujours essentiellement théologique. Mais on y compte un ouvrage d'Aristote et, fait notable, un volume de mathématiques.

[21] Cet ensemble avait été repéré dès 1892 par T. W. Allen, *Journal of Philology*, XXI (1892) 47–51.

[22] Notons toutefois que le Ptolémée de la Bibliothèque Vaticane appartint à Léon le Mathématicien.

[23] Voir Νῖκος A. BEHΣ, "Etude sur les manuscrits grecs datés du IXe siècle," *Revue des Etudes Grecques*, XXVI (1913) 62–74, et XXVII (1914) 70.

L'ouverture vers d'autres disciplines serait encore plus grande si on y ajoutait les manuscrits non datés pouvant se rattacher à ce groupe, notamment le fameux manuscrit Σ de Démosthène, gloire de notre Bibliothèque nationale.

Plusieurs des manuscrits que j'ai cités ont appartenu à Aréthas. C'est l'Euclide de 880 (*Bodleianus d'Orvillianus* X-1 inf.), le Platon de 895 (*Bodleianus Clarkianus* 39). Plus tard nous retrouverons chez Aréthas un Lucien (912), un Clément d'Alexandrie suivi des Pères apologistes (914), un Ælius Aristide (917). D'autres manuscrits de ce collectionneur ont été perdus: un Marc-Aurèle, un Julien, un Pausanias. Il n'y a rien dans cet ensemble qui indique un choix systématique. Aréthas a fait sa collection un peu au hasard, d'abord quand il était diacre à Patras – et même avant –, puis, plus tard, quand il fut devenu archevêque de Césarée. Ce qui fait le caractère d'ensemble de la collection, c'est l'annotation qu'il apporte de sa propre main sur ses livres, et qui est souvent si curieuse. A lire les titres de sa collection, il semble qu'Aréthas ait eu plus d'ouverture que ses prédécesseurs. Nous lui devons, je l'ai dit plus haut, la translittération de l'ouvrage de Marc-Aurèle. Nous sommes pour beaucoup tributaires d'Aréthas.

A la date à laquelle nous sommes arrivés, on peut mesurer les progrès qui ont été accomplis: multiplication des exemplaires récupérés et translittérés, tendance à élargir l'éventail de la curiosité; en dehors de quelques cas assez rares, Constantinople reste le milieu naturel de production du livre-manuscrit. Mais voici une nouveauté. Le centre patriarcal perd de sa prépondérance et va le céder désormais au Palais impérial. C'est là un fait capital qui va laisser ouvertes plus grandes encore les barrières de la curiosité.

L'affaire, à dire vrai, remonte assez haut. La réorganisation de l'Ecole du Palais, après l'assoupissement du travail universitaire au temps de l'iconoclasme, va permettre l'entrée de l'élément profane dans le travail philologique. Nous n'avons pas de témoignage direct sur l'activité, dans le domaine philologique, de Basile Ier et de Léon VI. Ce sont avant tout des techniciens que préoccupent la science juridique et la technologie militaire. Encore est-il qu'un *Eloge* de Léon VI nous dit que cet empereur "a recueilli avec soin les très anciens manuscrits." [24] Et cela même a un grand intérêt du point de vue de la présente enquête.

C'est dans cette période, encore un peu obscure pour nous, des premières années du Xe siècle que je situerai certains manuscrits notables: le

[24] Voir Fuchs, *Byz. Arch.*, VIII (1926) 18 et suivantes.

beau Dioscoride de la collection Pierpont Morgan, la *Poétique* d'Aristote (*Parisinus gr.* 1853) les *Discours* d'Isocrate (*Vat. Urbinas* 111), la collection des rhèteurs grecs (*Parisinus gr.* 2711). D'autres volumes ont été perdus: ainsi l'exemplaire translittéré en 912 dont est sorti notre tradition des *Ecrits ascétiques* de Saint Grégoire de Nysse. Mais il est des pertes irrémédiables, telles celle du texte d'Hypéride qu'on nous dit avoir encore existé à cette date.

Pour tous ces livres nouveaux, pour ceux dont nous connaissons le texte et pour ceux que nous ne connaissons plus, Constantin Porphyrogénète devait bientôt créer une bibliothèque dans un des édifices appartenant au Grand Palais, le Camilas.[25]

Mais dans l'ordre de l'histoire littéraire, un fait essentiel marque la nouvelle production. A en juger par les critères paléographiques, c'est vers les années 920–925, à peine plus tard en tout cas, que l'on voit apparaître les premiers beaux exemplaires des *historiens.* C'est à cette date que je situe ces copies, prises sans doute sur des modèles récemment translittérés, exemplaires de luxe des historiens grecs que sont le Thucydide de Florence (*Laur.* LXIX–2), l'Hérodote de la même bibliothèque (*Laur.* LXX–3), le Plutarque de Paris (*Par. Coisl.* 319). Une nouvelle conquête a été faite, celle des écrits historiques. Je ne sache pas que dans l'ordre austère des manuscrits grecs non enluminés, il y ait de plus beaux volumes que ces manuscrits d'historiens.

Touchant l'ordre de l'histoire des textes et la divulgation ou reproduction des écrits de l'antiquité classique, l'époque de Constantin Porphyrogénète marque une étape bien caractéristique. Aux textes publiés *in-extenso*, on préféra la forme de l' "extrait" qui permet le rapprochement de morceaux de même nature empruntés à des auteurs différents. C'est la forme encyclopédique qui prévaut. L'examen de ce genre singulier d'entreprise fait l'objet d'une autre étude.[26]

Le milieu du Xe siècle, ou, si l'on veut, la dernière partie du règne de Constantin Porphyrogénète, est marqué par de nouvelles recherches de manuscrits, de nouvelles translittérations. Il s'agit cette fois de l'ordre technique. Je prendrai comme exemple le fameux *Laurentianus* LV–4, qu'on peut dater des environs de 960. Par certains de ses aspects, il appartient

[25] Voir *Theophanes continuatus*, ed. L. Bekker (Bonn, 1838) 145. L'auteur ne nous a malheureusement pas indiqué la date de la fondation de la bibliothèque.

[26] La seconde conférence que j'ai présentée au Symposium de Dumbarton Oaks, *Entreprises encyclopédiques autour de Constantin Porphyrogénète* a précisément pour objet de faire connaître ces travaux d'un genre nouveau. Elle a été publiée dans les *Lettres d'Humanité*, XII (1953) 64–81.

bien à la technique constantinienne. C'est une encyclopédie militaire où se trouve réunie en un seul volume une suite de corpus différents d'écrits relatifs à l'art de la guerre. On y lit tout ce qu'on connaissait à cette date d'écrits militaires (la poliorcétique et l'art naval étant exclus). On y trouve, après un opuscule de Constantin Porphyrogénète lui-même, un corpus de Tacticiens de l'époque pré-justinienne, un corpus de Tactique remontant à l'antiquité et un corpus de Tactique du début du Xe siècle. C'est un ensemble parfaitement organisé. Mais si l'on regarde la partie médiane consacrée à la tactique ancienne, et si l'on en compare le texte avec celui des compilations du début et de la fin du volume, on est amené à croire que ce corpus central résulte du regroupement récent d'œuvres de l'antiquité que l'on venait de récupérer. On est presque en droit d'affirmer qu'il s'agit d'une translittération. Le texte d'Enée notamment — et c'est le seul témoin que nous ayons conservé de ce stratégiste, le plus ancien de tous — se présente à nous de telle sorte qu'on devine encore les efforts du scribe reproduisant un texte ancien transmis dans un état d'altération caractérisé: les lettres que le copiste a mal lues sur le modèle sont surmontées de signes qui signalent les hésitations du scribe. De tels exemples sont très rares.

Le dernier tiers du Xe siècle est marqué par deux faits nouveaux qui, ni l'un ni l'autre, n'ont été jusqu'ici parfaitement étudiés. Le premier fait touche la littérature philosophique. On constate vers les années 960 à 980 un renouveau dans la philosophie byzantine, accompagné d'une production plus marquée de manuscrits des auteurs philosophiques. Jusqu'ici, aux époques de Photius et d'Aréthas, on s'était occupé surtout des deux grands classiques de la philosophie, les seuls dont le texte fût connu *in-extenso*, Platon et Aristote; on y joignait certains de leurs commentateurs, comme Albinus ou Olympiodore. Avec l'époque nouvelle, ce sont surtout les *néoplatoniciens* qui vont être à l'ordre du jour et faire l'objet de nouvelles translittérations. Ce fait s'explique sans doute par le retour dans le monde grec, et notamment à Constantinople, d'une partie des manuscrits grecs qui étaient conservés en Orient.[27] On sait par des sources grecques et par des sources arabes quelle était l'importance des collections de manuscrits grecs encore conservés en Orient. Ces collections remontaient en partie aux anciennes bibliothèques d'époque romaine, en partie aussi aux livres emportés, après la fermeture de l'Ecole d'Athènes, par les philosophes païens qui quittaient l'empire pour le royaume de Perse. Les savants grecs, sous la domination perse d'abord, puis sous le joug de l'Islam à ses débuts,

[27] Je dois cette suggestion à l'abbé Pierre Joannou.

vécurent sans être inquiétées. Mais le régime institué par les califes abbassides s'accompagna, vers le Xe siècle, d'une véritable persécution de l'hellénisme. Peu à peu, les savants regagnèrent la Grèce avec leurs livres et apportèrent dans leur pays d'origine l'appoint du dernier héritage de la philosophie païenne, notamment le néo-platonisme. Il ya a là comme une préfiguration de ce qui se produira plus tard en Italie après la chute de Constantinople.

Une fois de plus, on constate que le mouvement de la pensée, le développement de la culture et la diffusion des livres vont de pair avec les faits historiques. Trouvera-t-on une explication valable pour le dernier trait qui reste à signaler? On constatae avec étonnement que, après un siècle et demi d'efforts de récupération des textes anciens, aucune place n'a encore été faite aux poètes. C'est au plus tôt à partir de l'année 960, en tout cas sûrement à partir de 980, qu'on voit apparaître les beaux manuscrits de poètes, malheureusement non datés.

On s'explique assez bien que les poètes anciens aient été tout d'abord négligés. Le mouvement de pensée du IXe siècle était avant tout religieux et théologique: ce n'est qu'au siècle suivant que la cour inspira le mouvement littéraire. La poésie, à cette époque, est avant tout affaire d'universitaires, et l'on sait le peu de rayonnement à cette date de l'Université de Constantinople. Quoi qu'il en soit, tout d'un coup et tardivement, il est fait appel en librairie à la production poétique. Faut-il voir là un simple goût de bibliophile? Comme il n'y avait plus rien à trouver, on se rejeta sur les choses rares et l'on se porta vers la poésie, luxe de la vie. C'est alors que fleurirent les beaux textes d'Homère, d'Hésiode, de Sophocle, d'Apollonius de Rhodes, d'Aristophane, d'Aratos, de Nicandre, de Lycophron, de l'*Anthologie*, qui font la gloire de nos bibliothèques. Euripide manque à l'appel; mais il est avéré que les manuscrits plus récents que nous avons conservés de cet auteur remontent aux prototypes qui furent écrits vers la fin du Xe siècle. On rencontrait encore à cette date, au moins en grande partie, les œuvres d'Epicharme et d'Archiloque que nous avons perdues depuis.

Je ne parlerai ici que du cas du *Laurentianus* XXXII–9, prototype de Sophocle. Au cours d'un examen persévérant de ce manuscrit, j'ai acquis la conviction que nous avions affaire à l'exemplaire même de translittération: sous les grattages multiples et les surcharges apportées pendant trois siècle au moins, on peut voir comment on a procédé pour la confection du manuscrit.

On a donné aux deux scribes chargés de cet office la tâche de reproduire très exactement le modèle recueilli, sans doute un vieux parchemin du Ve siècle écrit en onciale. De ce témoin précieux et unique, nos deux copistes

doivent faire en quelque sorte une photographie. — Le premier copiste s'attache d'abord à transcrire le texte et les variantes du texte — car le modèle a été collationné anciennement, au moins à deux reprises différentes. Et notre scribe de reproduire tout avec une scrupuleuse exactitude, même les signes de scansion que des lecteurs avaient portés çà et là sur le vieil exemplaire, pour marquer la séparation des pieds à l'intérieur des mots. Ne va-t-il pas, dans certains cas, jusqu'à reproduire des signes qui paraissent bien avoir été de simples taches du modèle? Mais notre homme a une mission difficile. Il doit écrire en minuscule un texte en onciale, où les mots, insuffisamment accentués, ne sont pas séparés les uns des autres. Il commet d'aventure les bévues les plus grossières, reposant toutes, je le répète, sur le fait que le modèle est écrit en onciale. Le plus souvent, il s'aperçoit de son erreur, gratte ce qu'il a copié de travers, et écrit alors la leçon qu'il aurait dû déchiffrer de première lecture. — Le second copiste a une tâche plus aisée, car il doit reproduire le texte des scholies, des gloses interlinéaires, des annotations marginales dans une semi-onciale assez proche de celle que pouvait présenter le modèle pour ces parties ajoutées au texte proprement dit. Plus averti en philologie que son collègue, qui était avant tout un calligraphe, il corrige au besoin les leçons et l'orthographe du texte écrit par ce dernier, multiplie la ponctuation, et surtout ajoute les accents qui faisaient trop souvent défaut dans la copie de son confrère. Leçon extraordinaire de philologie, pour qui sait ainsi suivre pas à pas le travail des deux copistes.

C'est dans ce cadre brièvement esquissé que se situe, pendant plus de cent cinquante ans, ce qu'on peut appeler l'activité philologique de Byzance, sa production de librairie. Ce travail d'enquête devra être poursuivi et poussé spécialement vers la recherche des ateliers de manuscrits et des dépôts de livres. Il restera à déterminer avec précision tous les ensembles que l'on pourra reconstituer autour d'un noyau primitif déjà connu.

Pour ce faire, toutes les méthodes, toutes les enquêtes, directes ou indirectes, sont bonnes. Déjà la voie a été marquée. Je pense notamment aux résultats obtenus par le professeur Kurt Weitzmann en partant de l'examen de l'illustration des manuscrits. Je pense aussi aux beaux travaux sortis des universités américaines, à ceux des Lake, de Diller, de Turyn, pour ne citer que quelques noms.

Je voudrais aussi signaler les travaux d'un de mes disciples les plus distingués, Jean Irigoin. Ce dernier a fait une enquête directe et détaillée sur quelque trois cent cinquante manuscrits littéraires situés dans le temps entre 850 et 1050.[28] Après s'être distingué naguère à propos de l'examen des

[28] Un résumé sommaire de cette enquête a paru dans la *Revue des Etudes Grecques*, LXVI (1953) p. XIV.

manuscrits de papier,[29] il applique maintenant ses recherches au parchemin, au format des feuilles, à leur pli. Il s'intéresse au détail de la linéation, des signatures, des procédés d'écriture, des marques d'atelier (croix et astérisques au début et à la fin des cahiers). Par ces recoupements, il arrive à déterminer l'activité d'un atelier pendant un siècle (950–1050). Il s'agit d'un scriptorium conventuel situé, sans plus de précision, à Constantinople. Un des scribes connu de cet atelier est le moine Ephraïm et, pour la commodité, on pourrait bien désigner ce scriptorium en l'appelant atelier d'Ephraïm. Fait à noter, la production de ce scriptorium conventuel n'est pas limitée aux manuscrits religieux: parmi les manuscrits profanes on compte Thucydide, Polybe, Flavius – Josèphe (quatre exemplaires), Georges le Moine, Aristote, Lucien (deux exemplaires), Démosthène, deux volumes des Tacticiens.

Et cela même a été pour moi une grande surprise. Il y a vingt-cinq ans que j'avais étudié ces deux manuscrits, dépecés aujourd'hui et répartis dans quatre bibliothèques différentes. Depuis longtemps, ce qui avait échappé aux chercheurs antérieurs, j'avais constaté que ces deux manuscrits, contemporains, issus d'une même source, présentaient la même mise en page et la même mise en ligne – que de fois n'ai-je pas, par mégarde, mélangé le jeu de photographies que j'en ai! –. Mais rien ne m'avait jamais mis sur la voie de la réalité historique, alors que j'avais dès l'origine délimité la réalité philologique. Maintenant, je sais que ces manuscrits peuvent se dater des environs de l'an 1020, qu'ils ont été écrits dans un couvent de Constantinople et qu'ils sortent de l'atelier où travailla le moine Ephraïm.

Il a fallu me limiter dans cet exposé bref et synthétique. La suite de l'histoire des textes, je l'ai dit ailleurs, ne se conforme pas à un tracé linéaire. Elle s'infléchit souvent, sous l'influence même des conditions historiques: nouvelle organisation de l'Université de Constantinople en 1043, occupation de l'empire par les Latins, développement d'un centre culturel à Thessalonique, création de centres périphériques (Nicée, Anatolie, Mer Noire), introduction de l'élément laïque dans la philologie.

Ma conclusion est que l'étude critique et philologique des manuscrits ne peut se séparer de l'histoire. Mais il ne suffit pas pour cela d'établir simplement une chronologie des témoins. Il faut que les faits philologiques soient liés aux faits historiques: destruction de livres, transfert de collections, créations de bibliothèques, emprise des personnalités laïques ou ecclésiastiques, tout cela se tient et pratiquement on peut dire qu'on n'a pas trouvé l'essentiel tant qu'on n'a pas pu expliquer comment et pourquoi les choses sont faites telles qu'on les voit.

[29] Il s'agit des moyens de datation que nous fournit le format des feuilles de papier et leur pli. Voir *Scriptorium*, IV (1950) 194–204.